

Chapitre 19

MADRID, 15 août - *De notre envoyé spécial aux Canaries.*

« Aujourd'hui, quinze août, les fidèles étaient venus nombreux assister à l'office célébré en l'honneur de l'Assomption de la Vierge Marie, occasion pour laquelle on avait sorti et paré, près du maître-autel, la célèbre statue de la Vierge de Candelaria pour l'offrir à l'adoration des fidèles.

L'office religieux n'en était encore qu'à la moitié lorsqu'une charge explosive importante, placée peut-être sous le maître-autel, ou dans le socle même de la statue, ou les deux à la fois (l'enquête précisera ce point crucial) a fait voler l'autel et la statue en éclats, projetant alentour des débris de pierre et de bois d'une grande puissance meurtrière. Ainsi a été causée la mort de douze innocentes personnes, dont le prêtre qui officiait, son chanoine et deux enfants de chœur.

Le premier moment de stupeur passé, tandis que des nuages de poussière blanche achevaient de se dissiper, ce ne fut dans l'enceinte de la basilique que cris de douleur et gémissements pitoyables puis, peu à peu, tandis qu'une partie des personnes valides courait chercher des secours, l'autre partie commença à tenter de reconforter les blessés. Bientôt l'indignation devant un acte terroriste aussi révoltant s'est emparée de tous les survivants.

Ce ne fut qu'un bon quart d'heure environ après l'explosion que l'une des fidèles, une femme blessée au visage, s'est aperçue que la statue de la Vierge avait disparu. De nouveaux cris s'élevèrent. Plusieurs hommes se précipitèrent à l'endroit où la Vierge était censée se tenir et se mirent à enlever quelques gravats.

La sainte effigie, hélas, gisait là en une multitude de morceaux. La tête de l'Enfant-Dieu, séparée du tronc comme par une guillotine, avait roulé un peu plus loin et semblait porter sur la foule massée autour de lui un regard à la fois douloureux et accusateur. Le visage de sa Mère, hélas, était lui méconnaissable. Ce n'était qu'esquilles de bois acérées et noircies et le corps déchiqueté ne valait pas mieux.

Plusieurs femmes se jetèrent alors à genoux dans un grand concert de pieuses lamentations car aux ravages physiques et matériels causés dans l'assistance frappée en pleine dévotion venaient de s'ajouter les ravages spirituels de voir partie en fumée l'image idolâtrée de la Sainte Patronne de l'archipel des Canaries.

Déjà, une première fois, la statue originale de Notre-Dame, mystérieusement apportée par le flot, avait disparu en 1826 dans un tourbillon d'eau. Et voilà que la deuxième statue disparaissait à son tour, mais cette fois-ci par les coups d'une main humaine, impie et sacrilège !

Passés les premiers débordements d'un désespoir légitime la population de l'archipel ne peut s'empêcher de se poser des questions. Qui, quel être indigne, quelle secte dénaturée a pu concevoir pareille horreur et dans quel but ? Rien n'est-il plus sacré dans notre monde ?

La police est à la recherche de témoins ayant eu l'occasion d'observer des allées et venues suspectes, des comportements cyniques ou inhabituels. Mais la présence de nombreux touristes ne facilitera pas sa tâche. L'enquête, menée pourtant ardemment, ne semble pas près de porter du fruit... Connaîtrons-nous un jour les ignobles motifs qui ont poussé des hommes à violer des lieux saints, à tuer douze personnes et à en blesser des dizaines d'autres, le tout pour anéantir une statue qui était pour tant de gens source de réconfort et objet de vénération ?

Plusieurs pays d'Amérique latine, dont le Pérou et le Vénézuëla qui rendent eux aussi un culte à cette même Vierge de Candelaria ont envoyé aux habitants des îles Canaries des messages

exprimant à la fois l'indignation la plus totale, et le soutien le plus chaleureux grandement nécessaire après les heures tragiques qu'ils viennent de vivre.

Chapitre 20

LOS ANGELES, U.S.A. - 15 août (soir)

Atterré, Tobie Rodwell finissait de lire l'article que les journaux du soir avaient consacré à l'attentat perpétré aux îles Canaries. Insensible à tout le reste, et en particulier à sa femme qui l'observait d'un regard inquiet, il sentait grandir en lui une détresse profonde, violente, corrosive. N'était-ce pas lui qui avait déclenché, sans le vouloir, cet épouvantable massacre ? Bien qu'il ne vît pas trop comment cela aurait pu se faire, il ne parvenait pas à croire qu'il s'agît là d'une coïncidence.

Conscient qu'une opération de ce genre avait dû réclamer plusieurs jours ou semaines de préparation, il était sûr qu'elle n'avait pu être commandée la veille, suite à sa déjà célèbre conférence à Mexico. Alors quand ? Par qui ? Pourquoi ? L'homme du bar y était-il pour quelque chose ? Tobie était incapable de se rappeler son nom.

La seule chose dont le professeur était sûr, c'était qu'il se trouvait, lui, Tobie Rodwell, partiellement responsable de cette tragédie. Sentant les larmes lui venir aux yeux, il se leva précipitamment du lit et courut s'enfermer dans la salle de bains. Il ne voulait pas que sa femme le voie pleurer.

Stella Rodwell poussa un soupir exaspéré et se mit à arpenter à grands pas leur chambre d'hôtel. Décidément, tout tournait vinaigre, ces jours-ci, dans leur vie de couple. Elle n'aimait pas, mais alors pas du tout l'allure que prenaient les choses. Quel était ce ridicule mysticisme dans lequel sombrait Tobie, au risque de compromettre toute sa carrière universitaire ? Pourquoi se mettait-il à mêler Dieu, et même la Vierge Marie, apparemment, à ses préoccupations professionnelles ?

- Tu n'aurais pas dû lui présenter cette Vierge des Canaries, avait ricané Finney au téléphone, la veille au soir, quand il les avait appelés à l'hôtel après avoir eu vent des exploits de conférencier de Tobie (lequel d'ailleurs avait refusé tout net de parler à son collègue ; c'est à Stella seule que ce dernier avait pu glisser ses commentaires sarcastiques). Il a trouvé là son chemin de Damas ! Tobie ! Tobie ! avait ajouté Finney d'une voix caverneuse, *Pourquoi me persécutes-tu ?*

- Tu as peut-être raison, avait répondu la jeune femme, perplexe.

Sur le moment, la remarque de Finney ne l'avait pas vraiment frappée par sa justesse. Mais là, à Los Angeles, dans une chambre d'hôtel, une nième chambre d'hôtel, située dans une tour qui dominait l'immense agglomération, Stella se demandait si, au fond, le collègue de Tobie n'avait pas mis le doigt pile sur le nœud du problème.

En effet, le matin même, profitant de ce que leur avion n'était que l'après-midi, Tobie l'avait entraînée au nord de Mexico pour lui faire visiter une basilique consacrée à la Vierge et abritant une précieuse relique. Le genre de choses qui fait courir les foules, autrement plus médiatique que les modestes Vierges « émergentes » d'Anjou dont Pétrus, jadis, lui avait conté les périodiques apparitions.

Là, il s'agissait carrément d'une tunique imprimée par la Vierge elle-même, au profit de Juan Diego, un vieil Indien misérable récemment converti à la foi catholique. Ca s'était passé en 1531. Elle avait bien choisi la date, cette Vierge-là, avait ricané Stella en lisant le dépliant happé par Tobie à l'entrée de la basilique. Pile entre la boucherie façon Cortès et la boucherie

façon Pizarro ! Elle avait dû se dire, Notre-Dame, que ces pauvres Indiens méritaient bien un encouragement, un petit coucou mystique rassurant, entre deux génocides !

Tobie n'avait pas apprécié son humour. Il l'avait fait taire. Peu avant de la planter là pour faire seul son tour d'église, présenter en privé ses respects à l'idole du coin. Stella s'en moquait bien, qu'il la laissât seule. Elle boudait depuis la veille. Elle en voulait à mort à Tobie de gâcher ses chances professionnelles, et leur couple, par-dessus le marché, pour cause d'élan mystiques incongrus.

Les étoiles, sur le manteau de la Vierge, représentent exactement l'état astronomique du ciel au jour de la miraculeuse apparition. « Bah, avait grommelé Stella entre ses dents en fourrant le dépliant dans la poche de sa robe de toile bleue, de bonnes éphémérides et le tour est joué ! Quant à lui, l'autre con, se montrer ici après avoir *prouvé l'authenticité du Suaire de Turin*, comme l'a titré la presse catho, si ce n'est pas du suicide, je veux bien être pendue ! S'il y a le moindre journaliste dans la foule, il est définitivement foutu, le Tobie, et moi avec ! »

Exprès, elle s'était installée à l'autre bout de la basilique, le plus loin possible de l'endroit où la relique était exposée.

Bien sûr, le sieur Rodwell, lui, y avait couru, humble et dévot, la queue entre les jambes et sa carrière pas loin. Stella, qui l'observait, rageuse, le vit même au bout d'un certain temps se mettre à l'écart du flot de pèlerins et discuter avec l'un d'eux, un homme d'à peu près son âge et sa taille, mais de type carrément amérindien.

Détournant les yeux, elle s'était levée, entamant un tour d'église. Elle avait eu le temps d'en faire trois complets avant que Tobie ne la rejoigne. Ensuite, il avait fallu faire fissa pour repasser à l'hôtel chercher leurs affaires, déjeuner sur le pouce et courir à l'aéroport. Ni l'un ni l'autre n'avait eu envie, dans ce parcours du combattant, d'entamer un débat conjugo-mystique.

Et puis une fois ici, à l'hôtel, Tobie avait allumé la télévision et appris, sur CNN, l'attentat qui venait d'avoir lieu aux Canaries. Son visage avait pris une vilaine teinte de navet bouilli et, deux heures après, malgré la chaleur, il était sorti en ville pour se procurer les journaux du soir. Depuis, hébétude. Cela lui avait-il coupé l'appétit ? Stella craignait qu'il refuse de dîner. C'est qu'elle avait faim, elle !

Que lui resterait-il, au Tobie qu'elle avait épousé, s'il était mis au ban du monde universitaire ? Il avait prononcé des paroles irrattrapables, de ces énormités qui vous suivent comme une marque au fer rouge sur l'épaule d'un forçat. Et elle, Stella, là-dedans ? Que devenait-elle ? Lui avait-il seulement demandé son avis avant de sauter tout seul, tout nu, dans son chaudron de sorcière ? Que devenait leur couple, leur amour, dans pareille débâcle ? N'était-ce pas parce qu'elle était éperdue d'admiration pour son intelligence, sa culture, ses certitudes, qu'elle avait commencé à l'aimer ? Certes, et c'était même la seule raison. Le sexe n'était absolument pas entré en ligne de compte. Ni elle ni Tobie ne s'intéressaient vraiment au sexe. Lorsque Tobie lui faisait l'amour, c'était comme furtivement, maladroitement ; cela ne durait pas longtemps et ensuite il avait toujours plus ou moins l'air de s'excuser de l'avoir entraînée là-dedans. « Entraînée » était un bien grand mot, d'ailleurs. Stella ne se sentait pas entraînée le moins du monde. Elle aimait recevoir sur elle, en elle, le corps de Tobie, parce qu'il était doux, attentionné et peu offensif au fond. Mais cela n'allait pas plus loin. Elle ne prenait aucune initiative, ne lui caressait la verge que contrainte et forcée, quand elle voyait par exemple qu'il perdait son ardeur en route et que, si elle n'y mettait pas du sien, c'est-à-dire la main, il fallait s'attendre à d'ennuyeuses prolongations.

Non, le sexe n'était pas du tout l'essentiel, entre Tobie et elle. Ce qui leur importait, c'était l'union des âmes. Qu'elle puisse, elle, l'admirer, avoir foi en lui. Parfois, elle se demandait pourquoi Tobie, lui, l'avait épousée. Car elle n'avait rien d'admirable, rien en tout cas qui puisse soutenir la comparaison avec les innombrables dons intellectuels de son mari.

Qu'arriverait-il, si elle ne pouvait plus l'admirer, s'appuyer totalement sur lui ? Or, cela en prenait bien le chemin. Stella était tout, sauf mystique. La Grandeur Première de l'Homme, la Vierge descendant sur terre pour tenir clandestinement le crachoir à quelques âmes frustes, vraiment, tout ceci n'intéressait pas la jeune femme le moins du monde. Remarquez, après Jeanne d'Arc, Juan Diego, Bernadette Soubirous ou les gamins de la Salette - tous des illettrés - elle avait dû être fameusement contente, la Vierge, de tomber sur quelqu'un d'aussi cultivé que Tobie ! Celui-là, elle n'allait pas le lâcher de sitôt, hein ! Ils avaient devant eux, lui et elle, de brillantes heures de causerie en perspective !

A Mexico, elle avait naïvement fait remarquer ça à Tobie. La Vierge n'apparaissait qu'à des gens incapables de la comprendre, de lui servir véritablement de porte-parole. Quelle drôle d'idée ! Tobie avait sauté au plafond.

- Mais tu n'as rien compris ! s'était-il exclamé, ulcéré. Dieu maudit les riches ! Le chameau et le chas de l'aiguille, tu vois ! Et que dit l'ange Raphaël ? *Ne détourne jamais ta face d'un pauvre et la face de Dieu ne se détournera pas de toi.*

Stupéfaite, Stella avait dévisagé son époux, ne reconnaissant plus l'homme objectif, perspicace et pondéré auquel elle avait accordé sa main. Toutes ces choses-là, ces croyances inutiles, cette foi si gênante, les portait-il déjà en lui lorsqu'elle l'avait rencontré, l'année précédente ? Si oui, elle n'en avait rien soupçonné. *Ne détourne jamais ta face d'un pauvre !* Est-ce qu'elle avait déjà vu Tobie faire l'aumône ? Jamais.

« C'est dangereux pour son avenir », s'était-elle dit, effrayée.

C'était la même chose qu'elle se répétait maintenant, en arpentant la chambre, pieds nus, mécontente de lui, mécontente d'elle, aussi, obscurément, sans savoir pourquoi, mécontente de l'univers entier.

Dehors, le crépuscule prenait de la bande, délayant ses couleurs de sacrificateur dans le bleu pudique de la nuit. La ville se piquetait de fausses étoiles, en attendant les vraies ; lampe après lampe, étage par étage. Toutes ces familles assises paisiblement devant leur télévision, un plateau-repas à portée de la main, sans aucun problème de conscience, comme Stella les enviait ! N'iraient-ils donc pas dîner, ce soir ?

Demain, ils prendraient leur vol pour Papeete, passeraient la journée à l'hôtel Matavai puis monteraient encore dans un autre avion, à destination d'Auckland. Tobie avait finalement décidé de présenter Stella à son père (sa mère, elle, vivait à Londres depuis leur divorce). La jeune femme aurait préféré rentrer directement sur Honolulu, mais bon... Peu contrariante, elle ne discutait jamais les décisions de son mari.

La seule bonne nouvelle, dans tout ça, c'était qu'à Auckland il ne serait plus question ni de conférences, ni d'interviews, et que plus personne ne pourrait les joindre par téléphone. « Déjà ça », grogna la jeune femme, avant d'aller frapper à la porte de la salle de bains.

- Chéri ? Si on allait dîner ?

Chapitre 21

UTUROA, île de Raiatea - 15 août

- Le nouvel Asmodée semble vouloir dépasser l'ancien, murmura tout haut Tefatu.

Pour la seconde fois en peu de temps, ce qui était tout à fait exceptionnel, il était en communication mentale avec la Très-Sage qui venait d'apprendre l'attentat contre la Vierge des Canaries.

Une pluie torrentielle noyait l'opulente végétation de Raiatea, l'une des Iles-sous-le-vent, celle où était né Tefatu et où il avait grandi, celle que l'on appelait, aussi, depuis des temps immémoriaux, l'île sacrée. Mais le Polynésien, ce soir-là, était indifférent au passé, tout comme à la bruyante démonstration des cieux. Dans son esprit résonnait, plutôt faiblement, la voix de la Très-Sage. Était-ce le signe qu'elle partageait son abattement ?

- Le chemin du sang est le plus facile à trouver, fit la voix intérieure, en réponse à son amer constat. Il n'y a aucune gloire à tirer du fait qu'on sait faire jaillir le sang.

- Savez-vous qui il est ? questionna Tefatu.

- Non, je n'ai pas réussi encore à découvrir son identité. Mais ce ne sera pas bien difficile. Je peux quasiment toucher du doigt la violence brute qui émane de lui, à travers les actions qu'il commande. Ce que je sais déjà, par contre, c'est qu'il ne s'arrêtera pas en si bon chemin. Et qu'il est temps de s'opposer à lui.

- Comment lutter contre un homme pareil ?

- Il est de chair et de sang, comme toi, comme tous ceux qu'il emploie, fit doucement la voix de la Très-Sage. Et puis ils sont si prévisibles ! Des femmes, des enfants, la Vierge... Leur signature reste la même. Ne brûlaient-ils pas déjà les Grandes Initiées au Moyen-Age sous prétexte qu'elles étaient des sorcières ? Pour moi, leurs motivations actuelles sont limpides. Le Mal est Un.

- Je ne sais trop ce que vous attendez de moi, soupira humblement Tefatu, regardant sans le voir l'épais rideau de pluie qui avait tiré son paravent gris devant le jardin et, au-delà, le lagon invisible.

- Il y a déjà quelqu'un, sur la route qui te mènera vers Asmodée, répondit la voix, songeuse. Et il va y avoir *quelque chose*. Le quelque chose, c'est que la Vierge de Candelaria, la vraie, celle qui contient le premier Cristal, va réapparaître... Comme la première fois, ce sera sur les bords d'une île, le plus loin possible de la civilisation. Elle représente à la fois l'appât, car les gens d'Asmodée vont tout faire pour s'en emparer et la détruire - et donc s'avancer à découvert ; et la solution définitive, puisqu'elle va réintroduire dans le temps le premier Cristal. Il t'appartiendra à toi, et à toi seul, de tendre la main pour saisir les deux autres, perdus depuis le XVI^e siècle. Je te rassure tout de suite : tu n'auras que peu d'initiatives à prendre. Tu seras guidé... Ce sont les événements qui viendront à toi.

De nouveau, Tefatu soupira, résigné.

- Où, cette Emergente ?

- Dans l'archipel des îles Hawaïi. Il faut que tu t'y rendes sans tarder.

- Va pour le quelque chose, dit Tefatu. Et le quelqu'un ?

- Il s'appelle Rodwell, Tobie Rodwell. C'est le conférencier dont Pearl t'a parlé ce matin. Comme son homonyme de la Bible, c'est un homme bon, qui respecte la loi de ses pères. Un homme courageux, aussi. Il a déjà fait du bon travail, mais il n'ira guère plus loin.

- Comment pourra-t-il me servir de guide, alors ?

- Ce n'est pas lui, ton guide. Lui, il est juste le prophète qui mobilise l'attention des foules. Ton guide est une femme, l'épouse de cet homme. Elle a la Connaissance, même si elle l'ignore encore. C'est elle qui nous mènera jusqu'à Asmodée. Elle porte un prénom prédestiné : Stella, et comme l'Etoile du soir elle mènera à bon port le berger que tu es. Elle te surprendra, sans doute, mais il faudra être patient avec elle. Elle a vingt ans de moins que toi...

- Très-Sage, commença Tefatu un peu hésitant, après un bref silence. Je ne suis pas sûr d'être le plus qualifié pour une telle mission. Je suis un contemplatif, vous le savez... Je connais peu le monde...

- Si le Cristal est le gibier, alors tu es le meilleur chasseur, déclara impérieusement la voix. De plus, tu connais déjà Hawaii, tu y as de la famille, des relations. Tu es le plus qualifié, je t'assure.

- Je suis fatigué, murmura Tefatu. Ce n'est pas que je perde la foi, mais... Les progrès du Mal sont si colossaux... Ma propre force si... misérable...

- Je sais tout cela, trancha la voix. La vérité, c'est que tu combats seul depuis trop longtemps. Cette femme va être pour toi comme une fontaine de Jouvence. Je te connais : tu as un de ces tempéraments généreux qui ne donnent le meilleur d'eux-mêmes qu'attelés à une autre âme. Eh bien c'est cela que je te propose. Va à sa rencontre, observe-la, jauge-la et dis-moi si je me trompe. Je ne te contraindrai en rien, tu le sais. Tu dois décider par toi-même de t'engager sur le chemin que je t'indique. Par contre, si tu prends le joug avec cette femme, méfie-toi : elle est curieuse et bavarde comme une pie. Si elle te soupçonne d'en savoir plus long qu'elle, elle te harcèlera de questions. D'autres s'y sont laissés prendre. Ah ! Et puis surtout, ne parle à personne de cette mission, pas même à Pearl, tu m'entends ?

- Oui, fit Tefatu, abattu.

- Va en paix, maintenant.

La douce chaleur qui irradiait dans la poitrine musclée du Polynésien se dissipa d'un coup, du moins fut-ce là l'impression qu'il en eut. La pluie, qui venait de s'arrêter, avait rafraîchi l'atmosphère. Elle ne durait jamais bien longtemps, sous ces cieux cléments ; le grain passait et le soleil était de nouveau là. Hélas ! Il n'en allait pas de même pour les soucis des hommes.

- Une femme, grogna Tefatu, malheureux et sceptique. Une femme, qui aurait le don ! Comme si cela courait les rues, à vingt-trois ans, en plus !

L'intense fatigue qui lui plombait les membres l'emplissait tout à coup d'amertume, presque de hargne. Lui, en tout cas, il n'avait jamais rencontré de femme aussi jeune qui eût le don. Mais il est vrai qu'il vivait les neuf dixièmes du temps sur une île minuscule, perdue au sein du plus vaste océan du globe... Une île où, de surcroît, l'extrême douceur de vivre incitait plus à l'épicurisme qu'aux quêtes métaphysiques. Comment y rencontrer une âme-sœur lorsqu'on était, comme lui, parvenu à un degré élevé d'exigence spirituelle ?

Sentant la torpeur le gagner, il se secoua. Il lui fallait encore, avant de céder à la fatigue, appeler Honolulu. Là-bas vivaient deux Adeptes, dont la sœur aînée de sa mère, qu'il devait prévenir d'urgence.

Plus tard, juste au moment de sombrer dans l'oubli, il se surprit à formuler le vœu puéril que la Très-Sage ne se soit pas trompée et que la jeune femme qui l'attendait déjà, lui, sans le savoir, soit réellement exceptionnelle, donc susceptible de bouleverser sa vie spirituelle... de lui redonner la fougue qu'il avait perdue à la mort de sa mère... doux rêve, oui...

Aéroport de Tahiti-Faaa, 16 août

En début de soirée, le lendemain, Tefatu Manareva descendait du pick-up de Teva, un lointain parent installé sur la grande île, qui s'était chargé de l'héberger et de le conduire à l'aéroport pour le vol de nuit à destination d'Honolulu. Le ciel était déjà obscur, le soleil ayant disparu derrière l'horizon aux environs de sept heures. Sous ces latitudes, il ne fait jamais de zèle, ruminait Tefatu pour la millième fois. Couché tôt, levé tôt. C'était ce qu'il pardonnait le moins à l'hémisphère sud : de le priver des lentes et suaves soirées de juin-juillet comme il en avait connu lors de ses trois séjours en France, soirées où le soleil semble, au contraire, désireux d'étirer au maximum son séjour parmi les hommes - privilège éhonté de la métropole.

Dans la tiédeur de l'air du soir le parfum des fleurs montait, plus entêtant que jamais, à la fois des arbres et buissons proches et des innombrables couronnes préparées pour l'arrivée du prochain vol en provenance de Roissy-Charles de Gaulle, donc de Paris, la capitale nourricière, à la fois indispensable et haïe.

Dans trois heures, ce serait le tour des colliers de coquillages pour les départs vers Auckland-Sydney, Hawaii, puis l'île de Pâques. Ballet incessant de départs et d'arrivées nocturnes qui mobilisait à chaque fois les vendeurs aux aguets, les familles ou les amis attentionnés, ainsi que de charmantes hôtessees d'accueil chargées de véhiculer l'image d'une terre aussi séduisante qu'hospitalière - le jardin du Paradis, à en croire Bougainville, le premier Français à s'y être arrêté.

A chaque fois, cette vision simpliste de *fenua* qui l'avait vu naître emplissait Tefatu d'un légitime agacement. De la Polynésie le monde entier ne retenait que les lagons, les cocotiers, Bora-Bora bien sûr et les vahinés peu farouches. Des rites, traditions et autres legs ancestraux si riches qui avaient nourri ces îles, on ignorait tout, s'imaginant en avoir fait le tour quand on avait vu, un soir, à la terrasse d'un hôtel quatre étoiles, des Tahitiennes plus ou moins métissées onduler du bassin dans leurs parures végétales.

A cet agacement d'indigène colonisé et incompris s'ajoutait ce soir, pour Tefatu, le déplaisir d'avoir dû endosser le carcan des habits de ville, pantalon, chemise à manches courtes et sandales de cuir, au lieu du simple paréo que l'on portait dans les îles reculées ou chez soi, sans rien dessous le plus souvent.

L'aéroport de Tahiti-Faaa, sorte de hall tout en longueur largement ouvert sur la nuit, n'est pas assez sophistiqué pour qu'on y trouve de quoi se distraire ou s'installer confortablement pendant le long temps d'attente qui sépare inévitablement l'enregistrement des bagages de l'embarquement proprement dit. Fuyant les sièges-baquets rivés au sol, aussi rares que raides pour les reins, Tefatu se mit à arpenter le hall dans toute sa longueur, indifférent au bavardage des chauffeurs de taxi sur sa droite, tout comme, sur sa gauche, aux cris ou aux galopades des enfants surexcités par l'heure tardive et la perspective du voyage en avion. Sa haute taille, son allure rendue vaguement arrogante par l'exaspération, sa grande beauté et surtout sa déambulation solitaire, tout le désignait à l'attention des Pōpō'a (ou Français de métropole), les Polynésiens étant plutôt par nature nonchalants, cabotins et grégaires.

C'est comme ça que Stella le remarqua, la première.

Tobie dormait, affalé contre elle de façon plutôt comique dans l'un de ces sièges inhospitaliers qui paraissent inviter à tout, sauf au repos. Elle-même, Stella, était assise entre son mari et un pilier, si bien qu'elle pouvait aisément, sans se faire remarquer, observer les allées et venues autour d'eux.

De tempérament extraverti, elle eût aimé tromper la longue attente en ayant, au moins,

quelqu'un à qui parler. Pourquoi Tobie la laissait-il lâchement tomber, au lieu de s'occuper tendrement d'elle comme il le faisait d'habitude ? Et pourquoi, alors qu'ils étaient censés filer sur Auckland, s'apprêtaient-ils maintenant à prendre un vol pour Honolulu ? Tobie n'avait donné que de vagues explications, mais Stella sentait d'instinct que l'étrange fébrilité qui avait saisi son mari à l'hôtel, l'après-midi même, était due uniquement au mystérieux appel qu'il avait reçu sur son téléphone portable - un engin hyper-sophistiqué qui fonctionnait sous toutes les latitudes.

- C'est Kameha, un de mes étudiants, avait-il dit en raccrochant, les yeux brillants et deux taches rouges sur les pommettes. Il a trouvé quelque chose d'intéressant, une statue, sur une plage isolée. Nous n'irons pas à Auckland, chérie. Il faut que je voie ça tout de suite. Direction Honolulu.

Ce changement de programme n'avait pas trop contrarié Stella, au fond. Cinq heures d'avion dans un sens ou dans l'autre, peu lui importait, pourvu qu'elle puisse vraiment se poser quelque part à sa descente d'avion et ne plus bouger ensuite pendant quinze jours. Elle en avait soupé pour un moment, des voyages. Si Tobie voulait repartir un peu plus loin, puisque sa statue ne se trouvait pas sur l'île d'Oahu, où ils habitaient, mais sur une île plus petite, eh bien il repartirait seul. Stella, qui ne parvenait jamais à dormir en avion, avait quant à elle besoin d'une sérieuse cure de sommeil.

Le Polynésien qui déambulait sous ses yeux curieux depuis une demi-heure était physiquement tout l'opposé de Tobie. Grand, très large d'épaules comme le sont souvent les Maoris, descendants des meilleurs navigateurs du monde, il avait des cheveux sombres rattachés sur la nuque en une sorte de bizarre catogan tressé. Les traits de son visage, relativement fins, témoignaient d'un certain métissage. En effet, au naturel, les vrais Maoris ont le visage large et plat, le nez camus, les grands yeux et la bouche épaisse, bien dessinée, des grosses têtes sculptées jadis par les Olmèques, leurs frères de sang.

L'homme avait des yeux noirs, profonds, intimidants. Toute sa personne, d'ailleurs, était curieusement intimidante, jugeait Stella fascinée. Il était vraiment très beau, et ce n'était pas dû à une particulière recherche vestimentaire puisqu'il portait, tout simplement, un pantalon écru et une chemisette tahitienne des plus banales, à motifs d'hibiscus blancs sur fond bleu océan.

Bon, encore un aller-retour, songea-t-elle, mi-amusée, mi-enoûtée. D'où venait donc l'étrange magnétisme qui se dégageait de cet homme et qui n'avait pas grand-chose à voir avec le nonchalant sex-appeal des autres Polynésiens ? Sa beauté, bien sûr, n'était pas négligeable, mais le charme puissant qui émanait de lui puisait ses origines bien au-delà du simple physique, du moins était-ce l'impression profonde de Stella.

Peut-être alerté par la curiosité insistante de la jeune femme, le Polynésien s'arrêta soudain au beau milieu du hall, pivota doucement d'un quart de tour et découvrit Stella dans son coin de pilier. Pas désarçonnée pour deux sous, elle maintint sur lui son regard et ils firent ainsi connaissance pour la première fois.

Un instant, le temps suspendit son haleine pressée.

Tefatu reconnut d'emblée ces yeux-là, de grands yeux magnifiques d'un bleu à la frontière du gris et du vert ; non qu'il les eût déjà croisés, mais parce qu'il y vit, aussi clairement que la Très-Sage le lui avait annoncé, flotter la fougue ardente, généreuse et fière de ceux qui sont habités par la Connaissance.

« La Très-Sage ne s'est pas trompée, se dit-il, mécontent de se sentir bouleversé jusqu'au tréfonds de son être par leur premier regard. Une intelligence vive, beaucoup de curiosité, au bon sens du terme, d'évidentes qualités humaines et de l'intuition, à n'en pas douter... »

Cette intuition qui avait guidé le regard bleu jusqu'au sien, au milieu de la foule bruyante qui mêlait précisément à ce moment-là les passagers débarquant de France - gris, harassés - à ceux qui les attendaient, couronnes au creux du bras - sans parler de ceux qui, comme Tefatu et Stella, s'apprêtaient à embarquer pour une autre destination.

Mais il n'y avait pas que ces qualités-là, constatait l'homme, navré. Il y avait aussi cette blondeur vaporeuse, ces jolies jambes croisées, et puis surtout ce charme mutin, sensuel, juvénile, qui paraissait ignorer tout de lui-même, s'exercer ingénument, sans calcul, et donc, hélas, avec d'autant plus de force.

« Il a l'air si... accompli, si sûr de lui, s'étonnait Stella. Une sorte de fini, de ciselé de l'âme qui accompagne la perfection du corps comme un parfum irrésistible. »

Mais déjà il reprenait sa déambulation, s'éloignait, là-bas, vers l'autre extrémité du hall. Toutefois, il allait forcément revenir...

Il ne revint pas.

Déseparé, Tefatu avait quitté le hall et s'était fondu dans l'obscurité protectrice, à l'écart, entre deux bosquets d'hibiscus. Le premier choc passé, il avait besoin de réfléchir, envie de comprendre. *Pourquoi lui avait-on jeté une pareille créature dans les jambes ?* Il avait aussi besoin de reprendre son souffle. Bien sûr, elle avait l'air impulsive, immature, un peu superficielle. Mais rien qui ne soit façonnable. Elle était si jeune ! A la fois si hardie et tellement ignorante des choses de la vie... Il y avait même en elle une sorte de virginité qui avait survécu au mariage - ce qui, pour leur future collaboration, était bon signe ; cela voulait dire que les choses du sexe ne comptaient pas pour elle. Voilà qui simplifierait considérablement leurs relations.

Pourquoi, alors, la ressentait-il comme si dangereuse pour sa paix intérieure ? Pourquoi avait-il tant de mal à reprendre la maîtrise de ses émotions ?

« Très-Sage, qu'avez-vous imaginé là ? Elle a la moitié de mon âge, ou peu s'en faut. Elle paraît prête à se jeter tête baissée dans n'importe quelle entreprise hasardeuse... Pourrai-je vraiment la contrôler ? La faire servir notre cause ? ...Me contrôler ? ajouta-t-il avec désespoir. Elle est si délicieuse ! Je me sens tellement désarmé ! Très-Sage, comment puis-je faire un bon guerrier de la foi, dans ces conditions ? »

D'un seul coup elle fut là, chandelle tiède et sûre à l'intérieur de lui.

- Toi et elle vous serez mon meilleur attelage, déclara la voix de la Très-Sage. (La profonde satisfaction qui perçait dans cette voix rasséréna quelque peu le Polynésien.) Au-delà de mes plus folles espérances. Es-tu prêt à risquer la mort ?

- Je ne crains pas la mort, dit fermement Tefatu. Quand je regarde à l'intérieur de moi, à la profondeur où vous avez choisi de me parler, je ne vois plus ni homme ni femme, ni vie ni mort. Juste ce que vous et moi avons en commun, l'étincelle qui ne s'éteint jamais.

- Alors va en paix vers cette femme, chuchota la voix.

(à suivre)